Nº 29. PARIS, 14 NOVEMBRE 1914. CENA : 20 CENT.

PRENUMERATA
w Paryżu i na prowincji :
ROCZNIE..... 10 fr.
PÓŁROCZNIE.... 6 fr.
KWARTALNIE... 4 fr.
Zagranicą :
ROCZNIE..... 15 fr.
PÓŁROCZNIE... 8 fr.
W Królestwie i Cesarstwie Rosyjskiem:
ROCZNIE.... 10 Rubli

POLONIA

REVUE HEBDOMADAIRE POLONAISE

ABONNEMENTS
Paris et Départements :
TROIS MOIS.... 4 fr.
SIX MOIS..... 6 fr.
UN AN..... 10 fr.
Etranger :
SIX MOIS..... 8 fr.
UN AN..... 15 fr.
Royaume de Pologne et Empire Russe:
UN AN... 10 Roubles

REDAKCJA I ADMINISTRACJA — **10, rue Notre-Dame-de-Lorette, 10. PARIS** — RÉDACTION ET ADMINISTRATION

SA RECONNAISSANCE

La déclaration de guerre de l'Allemagne à la Russie révèle, dans toute sa splendeur, la reconnaissance magnanime de l'âme germanique. On ne saurait trouver meilleur témoignage de cette reconnaissance, que dans l'histoire des relations russo-allemandes.

Les Russes, jusqu'au XVIIIe siècle, n'eurent, à proprement parler, pas de conflit avec leurs voisins les Germains, quoiqu'en 1242 le Prince Alexandre de Néva infligea une bonne correction aux chevaliers teutoniques à Livonie.

Ce n'est donc qu'en 1759 que les Russes combattent les armées du roi de Prusse et les vainquent près de Kunersdorff; l'année suivante, ils occupent Berlin. Ces deux épisodes n'eurent d'autre résultat que de renforcer les bonnes relations des deux États; aussi, dans sa lutte armée contre les Germains, la Pologne fut-elle toujours seule. La Russie observa, vis-à-vis des Allemands, l'attitude d'une bonne, confiante et serviable voisine.

Déjà en 1761, après la courte guerre, ci-dessus mentionnée, la Russie retira, de son bon gré, son armée des terres prussiennes. En 1772-1795, au moment du partage de la Pologne, la Russie permit à la Prusse de s'agrandir. En 1799, la Russie envoya son grand chef, le célèbre Suworoff, au secours de l'Autriche, pour la défendre contre l'attaque de la fougueuse armée républicaine. La Russie versa de nouveau son sang en 1805, pour les Autrichiens à Austerlitz. En 1807, elle poursuivit son noble effort en faveur de l'Autriche et de la Prusse, aux champs de bataille d'Eylau et de Friedland. En 1813 et 1814, la Russie contribue encore à la libération des Allemands, en donnant au roi de Prusse, le duché de Posen. En 1848, la Russie offre son aide à la Prusse pour étouffer sa révolution. En 1849, c'est encore la Russie, qui sauve l'empire des Habsbourg, en contribuant à l'écrasement de la Hongrie et en brisant son élan d'indépendance.

Lorsqu'en 1866, la guerre éclata entre l'Autriche et l'Allemagne, la Russie resta neutre et permit à la Prusse d'accroître une fois de plus son territoire et de se mettre à la tête des états Allemands. Cette neutralité, la Russie l'observa de nouveau en 1870-71, quand la Prusse est forcée de dégarnir ses frontières de l'est, et accueilli favorablement le troisième empereur en Europe.

C'est en récompense d'une si constante loyauté que la Russie se voit aujourd'hui obligée de combattre contre tous les forces du monde germanique.

Les Allemands ne pouvaient donner une meilleure preuve de leur reconnaissance.

VENCESLAS GASIOROWSKI.

— Lettre à la Rédaction de *Polonia* ou à une Banque. Un rouble n'a pas de valeur en France.

Un de nos très estimés compatriotes nous adresse ce message :

« Permettez-moi de signaler dans *Polonia* les faits suivants. Etant porteur d'obligations à 4 1/2 0/0 de la ville de Varsovie, je me suis présenté, aujourd'hui, au guichet d'un grand établissement de crédit de la place de Paris, pour encaisser les coupons dudit emprunt, échus depuis le 1er octobre dernier.

J'ajoute, que c'est précisément l'établissement en question, qu'il est du reste inutile de nommer, qui est chargé *officiellement* du paiement de ce coupon. Je m'attendais donc, et avec juste raison, à pouvoir le toucher. Or, qu'elle ne fut pas, à la fois, ma surprise et ma stupéfaction de m'en voir nettement refuser le paiement sous le fallacieux prétexte, que la bourse de Paris étant fermée, il est impossible de savoir la *valeur du rouble* (sic!).

Cela s'appelle se payer, tout bonnement, la tête des gens.

Deux questions se posent immédiatement:

1º Le rouble a-t-il, oui ou non, une valeur quelconque en France?

Je réponds : Oui.

L'établissement de crédit en question dit: Non.

C'est à la chancellerie du crédit du Ministère des Finances de Russie qu'il appartient de nous départager.

2º La ville de Varsovie a-t-elle constitué une provision en vue du paiement des coupons de son emprunt?

— C'est plus que probable! C'est même certain!

Et alors, il est permis de se demander pourquoi, puisque le nécessaire a été fait par la ville, — que le versement a dû en être même effectué en espèces sonnantes — pourquoi laisse-t-on compromettre, aux yeux de nombreux porteurs français, le crédit de notre capitale, qui fait toujours *scrupuleusement* honneur à ses engagements?

La réponse appartient... à la ville de Varsovie.

Veuillez agréer, etc... *Un Polonais.*

P. S. — Les journaux polonais sont priés de reproduire cette lettre. »

Nous nous permettons, en même temps, de demander une réponse précise sur la valeur réelle du rouble, car, même dans le domaine du pur échange de valeurs, nous recevons à chaque instant des plaintes contre abus... de circonstance.

DU THÉATRE DE LA GUERRE

Les Honweds.

Un grand propriétaire des environs de Lublin, qui se plaignait au général d'artillerie autrichien Rozwadowski des pillages et des excès de toute sorte des Honweds, reçut cette réponse :

— Je sais que c'est un ramassis de chenapans, des Tsiganes, que l'on a habillés en soldats, et auxquels on a donné des armes. Je sais, qu'ils vous font beaucoup de mal, mais je n'y puis rien.

Le malheur de cette guerre, son côté tragique provenaient de ce que chaque régiment autrichien, toute unité de combattants, avait sa manière d'agir, son point de vue quant à la question polonaise, sa manière de se comporter vis-à-vis de la population.

Chaque officier, qui s'installait dans un château polonais, y exposait ses conjectures sur la politique, chacun avait son projet de reconstitution de la Pologne, chacun lui assignait d'autres frontières. La résurrection de la Pologne, ce mot d'ordre des armées autrichiennes entrant en campagne, devint bien vite une vaine formule, une parole dénuée de sens, qui ne produisait plus aucun effet. La résurrection de la Pologne servit de prétexte, de paravent pour couvrir tous les pires excès.

Les officiers hongrois parlaient également du « beau, du merveilleux avenir de la nation polonaise ». D'après eux, après la guerre, la monarchie des Habsbourg devait se transformer en un seul empire d'Autriche-Hongrie-Pologne. Nous devions être encore un état tampon, mais, cette fois, un état tampon contre la « barbarie orientale ».

En fait, ce vaste horizon politique se fondait dans un lointain brumeux et n'influait en rien sur la conduite des armées. Leur objet était beaucoup plus tangible, plus précis et certainement plus pratique. Les Honweds hongrois faisaient dire par les Slowaks :

— Nous sommes venus ici contre les Russes, nous venger de 1847.

En entrant dans le royaume de Pologne, les régiments hongrois se croyaient parmi les Russes, au cœur de la Russie. Non seulement les soldats, mais encore les officiers étaient dans cette erreur.

Un général hongrois, accueilli très largement

dans un château de Pologne, après dîner, à l'heure des épanchements, demanda :

— Dites-moi donc, y a-t-il beaucoup de Polonais dans ces parages ?

On essaya de les éclairer; on parlait aux Hongrois du général Bem ; on leur chantait la chanson populaire qui résonne maintenant comme l'écho d'un romantisme inconsidéré.

« Hongrois, Polonais, deux cousins... »

Les officiers hongrois approuvaient de la tête, promettaient de rectifier leur erreur..... et continuaient à se venger « sur les Russes » pour 1849.

Partout, où ils passaient, on voyait les villages flamber, on entendait les coups de fusil, tirés contre les paisibles habitants et les gémissements des populations. La nuit, les paysans se montraient au loin les sinistres lueurs et disaient : « Là-bas, les Hongrois font leur besogne. »

Bien avant la retraite des armées autrichiennes, les Honweds, dès qu'ils eurent passé la frontière, se mirent à incendier les villages du pays de Lublin.

Dans le village de Kielczewice-Górne, ils choisissaient une maison sur quatre et y mettaient le feu au moyen de pétrole et de paille. Personne n'avait permission de chercher à sauver son avoir.

Quiconque voulait emporter ses meubles de la maison en flammes ou sortir son bétail de l'écurie était fusillé. Alors la panique s'emparait des habitants; ils fuyaient, abandonnant leurs biens aux flammes. Grâce au pays accidenté de cette partie de la Pologne, un certain nombre purent échapper. Les Honweds, dissimulés çà et là, tiraient, comme à l'affût, sur ces ombres qui passaient.

A Sobieszczany, près de la Niedrzwica, on trouva deux cadavres de femmes dans les tranchées autrichiennes. Ils furent enterrés dans la fosse commune, avec les soldats tués. A Hodlo, au pied des meules, étaient les corps de jeunes filles violées et horriblement mutilées. Très souvent les Honweds attachaient sur les meules les femmes dont ils avaient abusé, et mettaient le feu.

Quand on entend le récit de ces scènes épouvantables on est porté à croire que l'odeur du sang, la fumée des incendies, les cris de douleur agissaient comme un hachich, sur l'imagination de ces sauvages, les excitant à des cruautés de plus en plus monstrueuses. Pendant ces nuits terribles il se passait des choses telles, que la terre polonaise n'en avait pas vues depuis les temps les plus reculés. Les malheureuses victimes étaient terrifiées par les inventions extravagantes de ces atrocités, poussées à des raffinements de sadisme que n'excusait même pas la sensualité.

Dans la contrée, que j'ai visitée plus en détail, ont été brûlés les villages de Kielczewice-Górne, Bystrzyca, Borow, Majdan Borowski et Huta Borowska. Les Hongrois allumaient chaque chaumière aux quatre coins. Un paysan de Majdan Borowski, nommé Bienko, suppliait à genoux que l'on épargnât sa maison. Un soldat hongrois lui appliqua le bout de son fusil contre la poitrine et l'étendit mort.

Beaucoup de paysans périrent dans les flammes. Si les Honweds découvraient quelque excavation, où des gens s'étaient cachés, ils les perçaient de leurs baïonnettes ou les fusillaient à bout portant.

Toutes ces horreurs se passaient quelques jours après le passage des officiers autrichiens, qui avaient voulu rassurer tout le monde.

— C'est une guerre *moderne*, disaient-ils, tout sera réglé comme une montre; on ne touchera pas à un cheveu à personne.

Les premiers revers des troupes autrichiennes mirent le trouble et l'inquiétude dans toute l'armée, affaiblissant l'ardeur de combattre et de marcher en avant. La fraîcheur des premières nuits de septembre démoralisa ces hommes du midi. Les différences de races, les liens de parenté slave, ou la complète indifférence politique, tout cela se fit jour alors.

Pour remédier à ce désarroi moral, les officiers autrichiens expliquaient ainsi les défaites de leur armée.

— L'artillerie russe tire trop bien, partout où se montrent nos soldats ils reçoivent des schrapnels. Cela prouve que nous sommes entourés d'espions. Efforçons-nous de les trouver et nous serons vainqueurs.

Et l'on se mit à chercher. Les officiers allemands les cherchaient dans les châteaux; les Honweds hongrois dans les villages. Leurs instincts criminels se trouvant ainsi sanctionnés par un but, légalisés, s'abreuvaient de sang d'innocentes victimes.

En général on résolut de n'avoir nul ménagement pour un pays, qui ne manifestait aucune considération à l'armée autrichienne; on résolut de s'abstenir de toute « tolérance » envers une nation qui, au lieu de se soulever, assistait indifférente aux luttes, qui s'agitaient devant elle, et n'ajoutait pas foi aux proclamations autrichiennes.

Les Honweds se mirent à tuer sans pitié, sur le moindre soupçon. Partout, où ils trouvaient un homme avec les cheveux coupés ras, ils le fusillaient sans jugement, comme espion russe.

Dans le village de Piotrkow, ils emmenèrent et massacrèrent quarante paysans, parce qu'ils portaient des pantalons à raies rouges et retombant sur les bottes, à la manière des Cosaques.

Heureusement ce nouveau système, dont les bourreaux et les tortionnaires étaient les régiments hongrois, fut bientôt interrompu par le signal de la panique et de la débâcle. Toute l'armée autrichienne se retirait en désordre, éclairant son passage de lueurs d'incendies. On voulait ruiner ce pays que l'on abandonnait pour toujours.

C'est alors qu'ils se montrèrent poltrons et lâches. Ils fuyaient avec une incroyable rapidité ce pays qui avait été le théâtre sanglant de leur domination. Parfois, des détachements entiers jetaient leurs armes et, très humblement, sans bruit, se rendaient.

Au village de Ratoszyn, tandis qu'au loin crépitait la fusillade russe, neuf officiers hongrois, un médecin et dix soldats se précipitèrent dans le presbytère où ils s'enfermèrent. Le curé qui était sur sa véranda, fut très effrayé, se disant :

— Mauvaise affaire; ils vont se défendre et l'on va endommager ma maison.

Mais les officiers hongrois, l'ayant aperçu, tendirent vers lui des mains suppliantes, en implorant.

— Un drapeau blanc, un drapeau blanc.

Quelques instants après, le curé vit à une de ses fenêtres un manche à balai auquel était attaché un vieux drap de lit. En même temps apparaissait un soldat russe, très étonné à la vue de cet étendard improvisé.

— Qu'est-ce que c'est que cela ? dit le soldat.

— Tu vois bien, mon ami, ce sont vingt Hongrois qui se sont réfugiés chez moi et qui veulent se rendre à toi. En as-tu peur ?

— Qui est-ce qui en aurait peur ? Je les cherche.

Et, se tournant vers le drapeau blanc, il commanda :

— Sortez, fils de chienne, un à un.

Le petit soldat du régiment de Riazan mit les mains dans ses poches, ne daignant même pas mettre sa baïonnette en arrêt.

A la porte se montrèrent les Honweds, l'un après l'autre. Ils jetaient à terre leurs fusils, leurs sabres, les lorgnettes, les revolvers dans leur gaine de cuir. Ils étaient pâles et avaient l'air épeuré.

Quand ils furent sortis, le petit soldat les compta, les fit mettre en rang et commanda :

— Allons, avancez, en avant.

En ce moment les troupes autrichiennes étaient à quelques centaines de mètres du presbytère de Ratoszyn.

STANISLAS DZIKOWSKI.

(*traduction* ALEXANDRE S.)

BULLETIN

— Les Poniatowski n'ont pas manqué dans l'armée française.

Au centenaire de l'épopée napoléonienne, l'armée française compte encore dans ses rangs des Poniatowski, parents du grand Poniatowski, du prince Joseph Poniatowski, généralissime de l'armée polonaise et maréchal de France.

Ce sont deux princes, le père et le fils, uniques cousins du héros de Leipzig : le prince André Poniatowski, personnage très connu dans la haute société parisienne, financier remarquable, en ce moment, sous-lieutenant au 21e des chasseurs à cheval, et son fils, le prince Stanislas, âgé de 19 ans, engagé volontaire, attaché comme automobiliste, au 6e corps de l'armée.

Souhaitons-leur des lauriers, dignes de la génération si dévouée à la cause franco-polonaise.

— Les Polonais du Caucase.

Notre distingué confrère, M. Ludovic Naudeau, publie dans *Le Journal* un émouvant récit de la bataille de Varsovie dont nous extrayons quelques passages :

« Ici, la guerre prend un caractère particulièrement tragique, parce que les corps autrichiens, qui avaient monté de Cracovie vers le nord, c'est-à-dire jusqu'à la Vistule, sont composés en grande partie de Polonais, tandis que les corps russes caucasiens sont formés dans une large proportion de soldats nés en Pologne russe, mais qui font leur service militaire au Caucase. C'est ainsi que, sur cette terre polonaise, des milliers de Polonais se trouvent opposés les uns aux autres dans une lutte fratricide. Nous trouvâmes sur le champ de bataille, au nord de Kielce, des blessés autrichiens conversant avec des fantassins russes comme avec de véritables compatriotes. L'un d'eux, jeune instituteur polonais de Cracovie, eût pu tout aussi bien être instituteur de ce petit village entouré de morts sanglants.

Il faut avoir vu de pareilles scènes, avoir vu cette guerre transformée ici hideusement en guerre civile où les vainqueurs se désolent des souffrances des vaincus, pour bien comprendre l'importance immense du magnanime manifeste, adressé au début de la guerre, par le grand-duc Nicolas, aux trois tronçons du peuple polonais.

Cette armée du Caucase, que nous venons de voir s'avancer comme une avalanche sur la grande route de Varsovie-Cracovie, cette armée de rudes guerriers coiffés de bonnets jaunâtres, fabriqués pendant les haltes avec les pelleteries qui recouvraient hier encore les havresacs des troupiers autrichiens, cette armée à la fois terrible et magnifique à regarder, c'était celle qui, le 10 octobre, franchissant la Vistule d'une part sur les ponts d'Ivangorod, et d'autre part plus en amont, à Kosenitze, s'était précipitée sur l'armée austro-allemande qui déjà bombardait ladite place d'Ivangorod.

Le passage de la Vistule à Kosenitze, sous le

feu épouvantable de l'artillerie lourde allemande, comptera parmi les plus glorieuses pages de l'histoire militaire. Un bataillon, à l'aide de barques, entreprit le passage du fleuve, et, malgré une grêle de projectiles, se maintint sur la rive gauche. Un pont fut jeté en dépit du tir des batteries allemandes pendant que le premier bataillon, parvenu sur la rive gauche, s'élançait à l'attaque et se sacrifiait au salut commun, se faisait presque anéantir. Le 14 octobre, plus d'un corps russe avait passé. Jusqu'au 20, sur des berges marécageuses, les adversaires restèrent à trois cents pas les uns des autres, s'exterminant en furieuses attaques et contre-attaques à la baïonnette. Enfin, le passage du fleuve étant entièrement accompli, les Autrichiens, le 19 octobre, durent reculer jusque dans une forêt que couvrent des eaux stagnantes, entre Kosenitze et Augustow. »

Nous nous permettons de rappeler que le corps russe du Caucase, dans la dernière bataille, reçut les plus grands éloges du tsar.

L'état d'esprit des soldats polonais est bien simple. Ils croient fermement combattre pour leur indépendance.

— Étrange interprétation.

L'agence *Havas* nous informe que le ministre des Travaux publics au Canada, revenant de l'Ouest de ce pays, dit qu'il y a 22.000 Polonais prêts à combattre. Il ajoute que ces Polonais ont déclaré vouloir combattre pour la cause russe.

Une agence aussi bien renseignée que l'agence Havas aurait dû comprendre qu'il n'est point question, pour les Polonais, de lutter pour la cause russe. Cette cause n'étant pas même en danger. Il s'agit, tout simplement, de combattre la peste allemande. Du reste, l'agence ne devrait pas ignorer que le mouvement spontané des Polonais au Canada a été provoqué par l'autorisation du gouvernement russe de constituer des légions entièrement polonaises. Les Polonais du Canada voient enfin la possibilité de combattre pour l'indépendance de leur pays.

L'agence Havas aurait dû savoir, de préférence à notre hebdomadaire, ce qui se passe à Ottawa.

— Les légions polonaises dans l'armée russe.

Nous lisons dans *Le Temps* la notice suivante :

« Un propriétaire polonais, M. Vitold Gorczinski, possesseur de grands domaines dans les gouvernements de Varsovie et de Kovno, a reçu du généralissime russe l'autorisation de former une légion polonaise de volontaires. A cet effet il a adressé aux Polonais un appel chaleureux.

Polonais, dit-il, avec l'autorisation du généralissime, une légion polonaise sera formée. Marchons tous ensemble pour aider l'armée russe à vaincre les Prussiens. Ils tuent notre jeunesse, c'est elle qu'ils envoient dans les premiers rangs sous le feu; ils violent nos femmes et nos filles, pillent nos biens, et partout, où ils passent, c'est la misère et la dévastation.

Le futur chef de la légion polonaise parcourt toute la Pologne et adresse à tous un appel véhément. Il espère réunir promptement tout un corps d'armée de Polonais. D'accord avec le généralissime, il est convenu que la langue de commandement sera la langue polonaise. La légion recevra du gouvernement russe les armes et les munitions, mais les légionnaires devront pourvoir à leur habillement et les légionnaires riches s'engagent à équiper leurs camarades pauvres. On acceptera les engagements à partir de l'âge de dix-huit ans, mais aucun individu, pourvu d'un casier judicaire, ne sera admis dans la légion. Chaque légionnaire signe l'engagement de se soumettre à la discipline militaire la plus sévère et de ne pas quitter la légion avant la fin de la guerre. La légion comprendra de la cavalerie et de l'infanterie. Chaque légionnaire devra avoir une capote, un pantalon, deux caleçons, deux paires de chaussettes, deux mouchoirs de poche, deux serviettes, un savon et un peigne. Chaque cavalier devra amener un cheval de selle tout harnaché. Les légionnaires seront tous armés de fusils ou de revolvers pris aux Allemands et aux Autrichiens. »

MORTS POUR LA FRANCE

(*Renseignements donnés par les familles.*)

Nous apprenons la mort au champ d'honneur de Michel Swietlinski, du 54e régiment d'infanterie, né le 3 juillet 1891, ancien élève de l'école polonaise des Batignolles, étudiant à l'Ecole centrale de l'électricité, blessé mortellement le 7 septembre, mort à Joinville (Haute-Marne).

— Séverin Kaszowski, 272e régiment d'infanterie, mort au champ d'honneur à la bataille de la Marne.

— Sur la liste des morts au champ d'honneur nous relevons le nom de Marie, Emile, Vacily Nœtinger, ingénieur agronome, maréchal des logis au 35e régiment d'artillerie, tué à la bataille de la Marne.

La famille Nœtinger est une vieille famille Alsacienne alliée aux Polonais. Par sa mère, née Orzeszko, notre jeune ingénieur, mort si courageusement pour la France, était allié aux famille Dziekonski, Trembicki, Rzyszczewski et Skirmunt. Il aimait la Pologne qu'il connaissait pour l'avoir visitée avec sa mère et ici, en France, il comptait parmi les meilleurs amis des Polonais.

Prenumeratorów półrocznych, chcących uniknąć przerwy w odbieraniu « Polonji », prosimy o uiszczenie należności za drugie półrocze.

ZIEMIE POLSKIE

—Ziemie Królestwa polskiego, po Wartę, są, w tej chwili, uwolnione od pruskiego najazdu. Należy życzyć gorąco, aby przynajmniej na zawsze, aby lud nasz mógł z popiołów i gruzów podźwignąć zburzone sioła i miasta. W chwili, gdy te słowa kreślimy, rozchodzi się wieść o wypędzeniu prusaków z Częstochowy i Kalisza ; należy ją brać jeszcze z zastrzeżeniem, pamiętając, iż, w grze wojennej, całe okolice są kolejno zdobywane przez zmagające się armje. Zagłębie natomiast Dąbrowskie pozostaje precz w ręku austrjaków i prusaków i to od chwili wypowiedzenia wojny. Wszystko atoli zdaje się wróżyć, że, lada godzina, teren wojny przeniesie się z granic Kongresówki w Poznańskie, na Śląsk, do zachodniej Galicji, na Mazury pruskie, na Ziemię Kaszubską. Inna część Polski padnie ofiarą. Pisma warszawskie zaznaczają, iż wojsko rosyjskie otrzymało wyraźne rozkazy, aby oszczędzać życie i mienie ludności polskiej. Miasta rosyjskie, z Piotrogradem na czele, zbierają ofiary dla ludności polskiej Królestwa, która ucierpiała wskutek wojny, ofiary te płyną nadspodziewanie obficie. Nie wystarczą naturalnie na wynagrodzenie i cząstki niedoli. Ukoić ją będzie mogła jeno praca ciężka miljonów wolnych obywateli.

— Hr. Bobriński, gubernator lwowski, ogłosił, że nieprawdą jest, jakoby z powodu tego, że polacy walczą pod sztandarami austrjackimi, miano, w najwyższych sferach, cofnąć cośkolwiek z zaciągniętych względem polaków zobowiązań, wyrażonych w manifestach. Jest to ogłoszenie bardzo rozsądne, boć, z punktu widzenia państwowego, trudno winić polaków galicyjskich o to, że bronią granic, które im, bądź co bądź, zapewniały swobody polityczne i pełnię rozwoju oświatowego. Natomiast stało się źle, iż do ogłoszenia tej nowej odezwy został powołany hr. Bobriński, człowiek, który w tak krótkim czasie, swemi niefortunnemi rządami, zdołał urazić i zrazić sobie całą ludność wschodniej Galicji.

— Dochodzi nas pogłoska o mianowaniu sekretarza stanu dla spraw Królestwa i to w osobie posła do Rady państwa, Szebeki. Nie należy tym pogłoskom, rozsiewanym przez rozmaite agencje, dawać wiary. Likwidacja wojny dopiero będzie wogła zdecydować o losie naszym ; wszystko, co się teraz dzieje, w najlepszym razie, ma charakter tymczasowy. A ponieważ nadto zamęt wojenny z konieczności lada urzędnikowi nadaja szeroką władzę i samodzielność, przeto każdy, wedle swego pojęcia, popełniać może czyny, z przyszłością Polski związku niemające.

KRONIKA PARYSKA

Komitet Wolontarjuszów.

Komitet chwilami przybierał, bez inicjatywy jego przewodników, charakter narad obywatelskich, w których brało udział po dwadzieścia i więcej osób. Komitet przecież baczył pilnie, aby, pod jego mianem, nie stało się nic takiego, co by mogło wykraczać poza ramy jego ściśle określonej działalności. Baczył zaś dlatego, że nie mógł i nie chciał odgrywać roli reprezentacji polskiej. Narodził się ze szczerej obywatelskiej myśli grona Polaków, która nie chciała dopuścić, aby polscy ochotnicy, jak to już się dziać zaczynało, stawali pod sztandarami obcymi, występowali, jako ochotnicy czescy, rumuńscy itp. i, poza granice jasno postawionego planunu, nie probował nawet wykroczyć.

Co więcej, ani podpowiadane mu projekty, ani fałszywe wieści, narzucające mu tytuły reprezentacyjne, nie zdołały wytrącić Komitetu z równowagi. Gromadził tych, którzy służbę w szeregach francuskich poczytywali dla się za spełnienie szlachetnego

obowiązku, za zadość uczynienie dobrej tradycji, za obronę praw ludów wolnych, za możność pośredniego służenia własnej ojczyźnie i w tym jeno kierunku czynił.

Pochód pierwszej, a w szczególności drugiej, partji ochotników polskich stał się przedmiotem wprost niesłychanej, w kronikach Paryża, manifestacji. Marsowa postawa zastępów ochotniczych, wojskowy ordynek, polskie sztandary, wiodące oddziały, wywołały entuzjazm ludności, zdobyły przebojem serca i tych, dla których imię Polski było podotąd pustym wyrazem.

Przy dźwiękach « Jeszcze Polska nie zginęła » i marsza sokołów zastępy ochotnicze, po odbyciu zapisu u Inwalidów, szły do pomnika Strasburskiego, na plac Zgody, i tam złożyły wieńce z szarfami narodowemi.

Drugi zastęp ponadto złożył generałowi-gubernatorowi Pałacu Inwalidów sztandar pamiątkowy, polski, ofiarowany ochotnikom przez p. Jana Stykę. Sztandar ten, wręczony przez jednego z członków Komitetu, w towarzystwie pikiety wolontarjuszów, ze wzruszeniem i wyrazami wdzięczości przyjął generał Niox.

Sztandar ten umieszczonym został śród pamiątek wojny dzisiejszej.

Godzi się zazanaczyć, iż Komitet, odnośnie zapisu ochotników polskich, ich prezentacji i sposobu prowadzenia rejestrów, zdołał osiągnąć największe poszanowanie dla imienia polskiego.

Wszyscy ochotnicy byli zaciągnięci, jako Polacy tylko, bez notowania ich poszczególnej przynależności państwowej.

Władze wojskowe najprzyjaźniej do Komitetu się odnosiły. Gdy, naprzykład, ćwiczącemu się na sali Georga, zastępowi ochotników polskich zaczynało braknąć miejsca, komendant gwardji republikańskiej, na ulicy Tournon, ofiarował ochotnikom nie tylko przestronny podwórzec koszarowy, lecz i, rwącym się do broni wolontarjuszom, użyczył karabinów.

Wymarsz ochotników gwardja republikańska pożegnała honorami wojskowemi. Na ulicach okrzykom « Vive la Pologne » towarzyszyły, co kroku, prezentowanie broni przez szyldwachów, salutowanie przez oficerów i żołnierzy.

Rzec można, iż, jeszcze przed wstąpieniem do szeregów francuzkich, ochotnicy nasi zdobyli imieniowi polskiemu wielkie korzyści moralne (d. c. n.).

◇ Komitet Obywatelski.

W dniu 7 bm., odbyło się zebranie sprawozdawcze Komitetu Obywatelskiego Pomocy, przy udziale niemal wszystkich jego członków. Komisja rozdawnicza i skarbnik przedstawili szczegółowy raport, który zdobył sobie jednomyślne uznanie zebranych. Zbadanie rachunków powierzone zostało Komisji rewizyjnej, złożonej z pp : Zielińskiej, doktorowej Wojno-Bienaimé i Stróżeckiego Zastanawiano się nad sposobem wzmożenia ofiarności na rzecz Komitetu. Załatwiono szereg spraw porządkowych. Szczegółowe sprawozdanie z działalności tej tak nieodzownej Instytucji, która po dziś dzień jest jedyną ucieczką nie tylko bezdomnych, wskutek wojny, jednostek, lecz i całych rodzin, zamieścimy w najbliższym numerze.

◇ Adres.

Dla wiadomości rodaków, komunikujemy, iż listy i posyłki dla wolontarjuszów polskich pierwszego oddziału (sformowanego w Bajonnie) należy wysyłać pod adresem :

V Armée, 32 corps, I Régiment étranger, Bataillon C, II compagnie.

Oddział ten jest już na linji bojowej.

◇ ś. p. Kazimierz Grodzicki.

W dniu 5 bm., zmarł w Paryżu, w czterdziestym ósmym roku życia zaledwie, Kazimierz Grodzicki, rodem z Kujaw, niegdy żołnierz legji cudzoziemskiej, urzędnik firmy « Robin ».

Zwłoki odprowadzili na miejsce wiecznego spoczynku, na cmentarzyk podmiejski « Ivry », koledzy zmarłego i gromadka rodaków.

ś. p. Grodzicki, śród najbliższych mu, pozostawił pamięć człowieka dobrego i uczynnego, który, w ciągu 28 letniego pobytu nad Sekwaną, zaskarbił sobie wiele przyjaźni.

Rodziny, zamieszkałej na Kujawach, podotąd niepodobna było zawiadomić o zgonie, ileże Ziemia Kujawska, do wczoraj jeszcze, była zajęta przez prusaków a dziś jest terenem bitewnym. Może tą drogą ta żałobna wiadomość dojdzie...

◇ Żołnierze-polacy w wojsku francuskiem.

Bodaj najliczniej reprezentowana jest w armji francuskiej rodzina czcigodnego profesora Wacława Gasztowtta, który liczy, pod sztandarami Francji, *dziesięciu* najbliższych swych krewnych z własnym synem, Tadeuszem, na czele.

A więc Tadeusz Gasztowtt, autor znanego dzieła « *La Pologne et l'Islam* », ostatnio sekretarz ambasady tureckiej, na wieść o mobilizacji francuskiej, wyjechał z Konstantynopola do Francji i został wcielony do administracji wojskowej w Bizercie (Tunis) skąd, lada chwila, może być powołanym na plac boju. Dalej, zaznaczamy narazie, iż Jerzy Gasztowtt służy w saperach, Stefan Gasztowtt w artylerji a Jerzy-Juljusz Gasztowtt w piechocie, jako sierżant; ten ostatni, artysta-śpiewak, dał się poznać kolonji na obchodzie Listopadowego powstania. Ponadto, z siostrzeńców profesora Gasztowtta, wymienić możemy Gabrjela Wileńskiego, który zaciągnął się do wojska do służby pomocniczej.

Doktorostwo Zielińscy mają w wojsku nie jednego syna, jak to, przez pomyłkę, zaznaczyliśmy, lecz dwu, a mianowicie : Stanisław Zieliński, inżynier, jest porucznikiem w 9 pułku artylerji, 10 baterji czynnej (16 korpus), walczył na wschodniej granicy, obecnie walczy we Flandrji, pod Ypres-Dixmude ; Michał zaś Zieliński, lekarz, jest już « médecin aide-major » w 115 pułku piechoty, w 2 bataljonie (korpus 4) ; służbę rozpoczął, jako « médecin-auxiliaire » w 102 pułku piechoty, brał udział w walkach na wschodniej granicy, potem w Belgji, w bitwie pod Virton, został przeniesiony do 31 pułku artylerji i, dalej, awansowany na « médecin aide-major » do 115 pułku ; znajduje się ciągle na froncie, w ogniu bitewnym.

Stanisław Limanowski zaciągnął się, jako infirmier, i znajduje się w Albi.

Syn znanego Batignollczyka, p. Artura Bereckiego, oficer piechoty kolonjalnej, został ciężko ranny w bitwie pod Marną.

Stanisław Dygat, podporucznik, w tejże samej bitwie, ranny, dostał się do niewoli.

Syn Dr. Ostena, Jan Osten, służy w 32 pułku dragonów.

Dr. Helan Jaworski, syn emigranta, Dra, Leonarda Jaworskiego, służy, jako « médecin aide-major » w Amiens.

Prosimy wszystkich naszych czytelników o podawanie nam wiadomości, dotyczących ich najbliższych krewnych i znajomych, będących w armji francuskiej ; materjał zgromadzony wydamy w oddzielnej odbitce dla utrwalenia imion polskich.

◇ Przypominamy.

Przypominamy niedolę, wziętych do niewoli, polaków, prosimy o składanie w naszej redakcji darów bądź w naturze (książki ulotne, pisma, bielizna) bądź w datkach pieniężnych.

Dr. Antoni Colonna-Walewski ordynuje w Nicei, 12, rue du Congrès.

Jedyny polski zakład kuśnierski w Paryżu

Aloizy MAKOWSKI

10, Rue Jean-de-Beauvais, 10

(w pobliżu Sorbonny)

Wielki wybór futer gotowych

Zamówienia i przeróbki z wielką starannością

Przechowywanie futer. — Ceny umiarkowane

KURJER WARSZAWSKI.

Numery pojedyncze do nabycia w kiosku N. 131, **boulevard des Capucines**, przy **Café de la Paix**. Cena numeru 30 cent.

PENSJONAT DLA POLAKÓW

„VILLA HENRIETTE"

WŁAŚCICIELKA: MADAME ALAVOINE

PARIS, — 23, rue Singer, 23 — PARIS

W pobliżu *Place Passy i Bois de Boulogne*, liczne środki komunikacji z centrum. Elektryczność, kąpiel, ogród. — Kuchnia polska i francuska. — Życie rodzinne — Ceny umiarkowane. — Lekcje języka francuskiego Konwersacja.

SZKOŁY KROJU

LADEVÈZE & ROUSSEL et LOUIS LADEVÈZE réunis

A. DARROUX ✠, Successeur

6, Place des Victoires. — PARIS

DZIENNIKI MÓD DLA PAŃ I PANÓW

Administracja : 5, rue d'Argout.

Bliższe wiadomości w administracji " POLONII "

LE GÉRANT : Br. KOZAKIEWICZ

PARIS — IMP. LEVÉ, 71, RUE DE RENNES.

Redaktor Naczelny : WACŁAW GĄSIOROWSKI. *Administrator* : JAN DEREZIŃSKI.